

CIALE

Bureau de Commissions
consistent à
ars liquides pour un
onnaire, lors de sa
ufs.BTE
ice-président
S.-J.-B. ROLLAND

ON"

tive, médicinale,
ae, le foie et les
issance la déve-
sure la santé des
s cas de Coliques.LA FERME
SANTÉ
anique sans rival,

PAR CAISSE"

IES!

que la POLAR
prête à rendre
à la culture?
ING No. 1, les
lifs représente-
eux et utiles
LAR STUMPING
itons (10% de
as varié et saue chose d'in-
brochure gra-
-Fossés", qui
er des souches

LIMITED

ED
it Kirkland Lake

ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ

Abonnement payable d'avance.

Canada—Excepté cité de Québec... \$1.00
Cité de Québec et pays étrangers... \$1.50
Pour les Sociétaires de la Coopéra-
tive Fédérée de Québec et de la
Société des Jardiniers-Maraisiers... 75c.Tarif des annonces 15c. la ligne. Annonces
classées 25 mots, 50 sous par insertion,
plus un sous par mot additionnel au-dessus
de 25 mots; minimum, 50 sous.Four abonnement et annonces écrire au
"Bulletin de la Ferme", Limitée, 37, rue de
la Couronne, (Édifice Guillemette) Québec.
Case postale 129.—Tél. 2-4297.

LE BULLETIN DE LA FERME

REVUE TECHNIQUE HEBDOMADAIRE

Consacrée au Service des Cultivateurs de Progrès

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
37, DE LA COURONNE,
QUÉBECORGANE OFFICIEL DE LA COOPÉRATIVE FÉDÉRÉE DE QUÉBEC
et de la Société des Jardiniers-Maraisiers de la Province de Québec

RÉDACTION ET COLLABORATION

Cette revue est consacrée aux intérêts de
la ferme et du foyer rural.Elle est rédigée par un comité de techni-
ciens et de praticiens agricoles, assistés
de collaborateurs occasionnels et de corres-
pondants de diverses institutions agricoles.
Toute collaboration est sujette au contrôle
du directeur.La correspondance concernant la rédac-
tion doit être adressée au Directeur du "Bul-
letin de la Ferme", Case postale 129,
Québec.

Volume XVI—Henri Gagnon, Président

QUÉBEC LE 28 JUIN 1928

Frs Fleury, Gérant—Numéro : 6

Après la Fête

La Saint-Jean-Baptiste est passée. Elle a été, un peu partout où se trouvent des Canadiens français, surtout dans les grands centres, l'objet de réjouissances bien légitimes.

Dans quelques localités, cependant, la Fête Nationale a passé inaperçue. On a travaillé, on a vécu ce jour là comme les autres jours. Nous plaignons ces gens: ils ignorent les émotions bien douces que procurent à ceux qui aiment leur race les démonstrations patriotiques, si modestes soient-elles.

Un citoyen important, échevin de la ville la plus française du continent, nous faisait, la vieille même de la Saint-Jean-Baptiste, de tristes réflexions, dont nous sommes bien obligés d'admettre la justesse.

"Nous célébrons la fête nationale, c'est bien, c'est beau, j'en suis. Mais à peine le vent a-t-il emporté les derniers échos des fanfares et des vibrants appels au patriotisme que nous nous retrouvons ce que nous avons toujours été: méfiants et jaloux les uns des autres. (1) Voilà la plaie qui nous ronge, et que nous devrions nous appliquer à guérir si nous voulons occuper un jour dans le commerce, dans la finance, dans la direction des grandes entreprises publiques et privées, la place qui nous appartient. Sinon, petit à petit nous serons éliminés par des individus d'autres races, moins féroce ment individualistes, sachant mettre un frein à l'égoïsme personnel, unir leurs capitaux et travailler en coopération au succès commun."

Il nous faut bien avouer que notre interlocuteur n'a que trop raison. En voici deux exemples concrets:

Un marchand de Québec, honorable et bien coté, avait besoin d'une certaine somme pour acheter les intérêts de co-héritiers dans une maison d'affaires faisant un commerce florissant. Parmi ses concitoyens canadiens-français, les capitalistes de sa race,—et il y en a qui possède le million,—il ne put trouver l'argent qu'il lui fallait. Il avait une offre d'achat d'une maison anglaise de la métropole, mais il lui répugnait de voir passer en des mains étrangères cette maison que son père avait fondée. C'est un Anglais de Toronto qui le tira d'embarras en lui avançant les fonds dont il avait besoin. Celui-ci cependant ne se fit pas faute de dire: "Je ne comprends pas qu'un homme comme vous ne puisse trouver parmi ses compatriotes l'appui dont il a momentanément besoin".

Au directeur d'une institution importante qui se plaignait un jour à nous-même qu'une certaine œuvre périssait, nous conseillions d'y intéresser une personne bien au fait. Savez-vous ce que nous répondit cet homme pourtant bien intelligent? "Mais vous n'y pensez pas, cette personne va toucher bien trop". Sa première pensée n'était pas pour les bénéfices que cette proposition agréée pouvait rapporter à l'œuvre, mais plutôt pour la part de l'argent perçu qu'il aurait à verser. Il oubliait, dans son égoïsme inconscient, que ce n'est pas tant ce que l'on paye qui compte que ce que l'on retire. Qu'importe, en effet, que l'on paye beaucoup, si l'on retire encore davantage.

C'est triste à dire, mais il faut bien l'admettre si nous voulons guérir: cette mentalité déplorable existe plus ou moins chez nous du haut en bas de l'échelle sociale.

Atavisme ou défaut d'éducation? Nous laissons à d'autres plus compétents de répondre à cette question.

Aux chefs, aux éducateurs du peuple, de trouver le remède à un mal qui pourrait devenir une cause permanente d'infériorité si nous ne nous appliquons à le guérir.

Avons-nous pour notre belle langue française tout le respect et tout l'amour qui lui sont dus?

Savons-nous la défendre contre les attaques sournoises, les infil-

L'inspection du lait et de la crème

Nous exportons du lait et de la crème aux Etats-Unis, et nous continuerons d'en exporter aussi longtemps qu'il n'y aura pas de tarif prohibitif, parce que les cultivateurs des comtés limitrophes y trouvent leur profit et parce que l'intérêt immédiat demeure le grand facteur des actions de la plupart des hommes.

C'est une situation de fait dont nous devons savoir tirer le meilleur parti possible.

Certains individus mal intentionnés ont tenté de faire croire à la population agricole que l'honorable ministre de l'Agriculture était opposé à l'exportation du lait et de la crème.

On savait le contraire,—la vérité est le dernier des soucis de certaines gens,—mais on espérait diminuer ainsi l'honorable ministre dans l'estime des cultivateurs qui retirent profit de ce commerce.

La vérité est toute autre. Tout ce qu'a demandé l'honorable M. Caron, c'est de faire en sorte de ne pas désorganiser nos fabriques de beurre et de fromage pour un commerce qui pourrait bien ne pas toujours durer. Et c'est là le simple bon sens: il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre.

Il serait facile, et même avantageux, d'expédier le lait et la crème par l'entremise de votre fabrique, et ainsi, si un jour le marché américain nous était fermé, beurreries et fromageries affectées pourraient à peu de frais être remises en pleine activité. Ça vaut la peine qu'on y pense, et sérieusement. Là se trouve la solution du problème qui se pose dans plusieurs comtés.

Voici sur ce sujet tant débattu, un article élaboré de l'estimable collaborateur qui signe "Un Observateur":

Serait-il avantageux pour les producteurs canadiens de s'organiser pour obtenir le permis d'exporter du lait ou de la crème aux Etats-Unis? Voilà une question que se posent un grand nombre de cultivateurs dans l'alternative où ils se trouvent d'être munis d'un permis ou de cesser l'exportation.

(Suite à la page 510)

trations étrangères?

Dans les localités mixtes qui confinent à la province voisine ou aux Etats-Unis, quel français parlent nos gens? Et même dans les localités toutes françaises, n'employons-nous pas souvent sans nécessité le vocable étranger?

Et dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre ne sont-ils pas nombreux ceux qui ont complètement oublié ou renié leur langue?

Quand un peuple a honte de sa langue, quand sa mémoire ingrate en oublie les patriotiques accents, quand il permet qu'on l'ostracise dans son enseignement, il est en bien grand danger, mûr pour l'esclavage.

Quels que soient les épreuves de l'avenir, ne faisons donc pas comme les enfants d'Israël qui, captifs aux bords des fleuves de Babylone, suspendaient leurs lyres aux branches des arbres et pleuraient. Chantons plutôt aux étrangers les hymnes de la patrie, racontons-en les glorieuses histoires et apprenons-leur à respecter le sang qui coule dans nos veines et la langue que la Providence nous a donnée pour manifester nos sentiments et nos pensées.

(1) En la chaire d'une église de la banlieue de Québec, un prédicateur, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, faisant l'examen de conscience de la race, disait en substance: Il n'y a pas à se le cacher, nous, Canadiens-français, nous avons de bien grands défauts, que nous devons nous appliquer à corriger si nous voulons remplir la mission qui est nôtre sur ce continent. Et le premier et le plus grand de tous ces défauts, c'est la jalousie. Nous nous jalousons les uns les autres. Nous ne pouvons souffrir qu'un compatriote ait quelque succès. Aussitôt que l'un des nôtres se signale par ses talents ou sa fortune, nous nous acharnons à le diminuer, à le rapetisser, à le détruire. Si ce défaut persiste et continue à s'accroître, nous devons renoncer à être jamais un peuple homogène, animé d'un véritable esprit national.

28

28

28